

Theomai

Tu as rêvé les contours du théâtre. Où tu vois des murs, tu touches – il n’y a que la nuit. Où tu vois du noir, réveille-toi, c’est de la chaux blanche noircie par la nuit. Phalène prise au filet des illusions nocturnes. Touche un peu pour voir, viens plus près. Le mur, c’est toi. L’écran des possibles. Tu es une toile blanche où mouvoir les images. La lumière peut percer ton cœur mais ta peau non, tes os non, ta peau est l’écran où je projette.

Sens-tu que ça prend, que ça cristallise en toi? Tu viens, tu t’avances, tu te poses. Te disposes dans le dispositif. Tiens ta place. Position centrale, essentielle, fusionnelle et courbaturée. Reste là, que je me regarde le film en toi. Sens-tu que ça picote, ça pixellise, cristaux liquides sur peau limpide. Sens-tu que ça vit, que ça grouille sur toi ? Sur la voûte de ton dos, dans l’ogive de tes paupières ça vient, ça frissonne. D’abord tu n’as rien vu. Tu crois qu’il n’y a rien. Tu as le vertige.

Sur ta peau échoue le faisceau lumineux. Les silhouettes se rassemblent, on fait la mise au point. Spectateur, regarde, spectateur tu dois regarder, sinon, il n’y aura rien. Un spectacle pour rien. Tu es le dernier maillon, antenne relais, tube cathodique cervelé. Investi de hautes responsabilités. Sans toi rien ne peut advenir. Sens-tu coaguler en toi ce grand théâtre ? Le cirque des îles projeté entre tes omoplates ? Un décorum sombre. Scénographie sinueuse. Les personnages d’un scénario mystérieux. De chambre en chambre, sur la cursive, protagonistes masqués, dialoguent et s’agitent, presque en silence, à pas feutrés. Ton imagination fertile a déjoué les secrets de leur conversation. La dramaturgie ficelée d’une nuit d’été.

Ton regard nyctalope a décrypté leur âme. Tu regardes le cirque de leurs gestes et tu ne vois pas l’ouverture des montagnes, tu ne vois pas les ombres du phare. Tu ne vois pas les rochers et les vagues. Tu n’entends rien. Liberté, la nuit. Tu ne vois pas l’été qui souffle. Tu distingues seulement les fantômes qu’on ordonne autour de toi et qui font voler tes cheveux. Tu sens que ça caramélise en toi, les images se lovent au creux de ton dos, ruissellent sur les plis de ta chemise, chatouillent l’ourlet de ton oreille, elles chatouillent, elles s’immiscent, elles entrent et ça se précipite, comme au théâtre, ce théâtre dedans tes yeux, ce théâtre rétinien espiègle et fou, ce théâtre qui t’illusionne et te tourne en bourrique, tu l’as inventé. Il n’existe nulle part qu’en toi, sous tes paupières, colin-maillard.

Précipité, en toi, matière vive, c’est vif, la forme qui s’incarne, ça se colore, ça s’épaissit. Spectateur assailli, spectateur roi. Spectateur ébaubi sur les planches d’avoir tenu son rôle au débotté. Passé l’éblouissement des feux de la rampe, au centre du cirque, dans la nuit, tu plisses les yeux. La scène qui t’entoure, ses contours ont disparu. Les voix s’éteignent dans l’espace ouvert, sans écho, le relais des vagues, un goéland, tu entends ? Le spectacle effacé sur les murs de l’île, le théâtre a fermé. Les habitants d’ici sont rentrés se coucher. Toi seul restes avec le cirque de la scène tatoué entre les omoplates. Toi seul, avec le voile rémanent de tes yeux dilatés. Réceptacle orphelin du théâtre des ombres. Déjà presque en deuil d’une nuit d’été. Nyctalope ! Réveille-toi. Le spectacle est fini.

Claire Legendre

Texte paru dans *Jakob Gautel. Absences*, cat. expo., coll. “L’Atelier du sculpteur/musée Zadkine”, éditions Paris-Musées, 2006.